



HAL
open science

Le rôle des firmes multinationales dans les dystopies africaines de Lauren Beukes (Moxylant), Paul McAuley (Les diables blancs) et Nick Wood (Water Must Fall).

Khadr Hamza

► **To cite this version:**

Khadr Hamza. Le rôle des firmes multinationales dans les dystopies africaines de Lauren Beukes (Moxylant), Paul McAuley (Les diables blancs) et Nick Wood (Water Must Fall).. Utopies africaines / Afrodystopies. Représentations et discours littéraires, médiatiques et culturelles, Université Bordeaux Montaigne, Jun 2023, Bordeaux, France. hal-04482579

HAL Id: hal-04482579

<https://hal.science/hal-04482579>

Submitted on 2 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Utopies africaines / Afrodystopies.
Représentations et discours littéraires, médiatiques et culturelles

Université Bordeaux Montaigne

**Le rôle des firmes multinationales dans les dystopies africaines de Lauren Beukes
(*Moxyland*), Paul McAuley (*Les diables blancs*) et Nick Wood (*Water Must Fall*).**

Le terme de multinationale désigne au sens économique le plus basique, une entreprise privée ou publique dont les activités, généralement étendues à plusieurs secteurs, se déploient sur plus d'un pays ou continent. Apparues avec la révolution industrielle qui nécessitait une grande concentration en capitaux, elles ont accompagné et impulsé le processus de mondialisation et de globalisation jusqu'à notre ère numérique. Progressivement ces entreprises (les GAFAM, Nike, Walmart, le Big Pharma, etc.) se sont transformées en véritables puissances économiques et financières, devenant des acteurs internationaux qui rivalisent avec les États-Nations¹.

En vertu de cette importance, les firmes multinationales sont donc historiquement présentes dans la science-fiction² qui s'intéresse autant au passé, au présent qu'au futur. Souvent représentées sous les atours de l'efficacité et de la rationalité, elles y subissent surtout un regard critique sur leurs dérives, des interrogations sur leur rôle dans les conflits et enjeux modernes, le rapport de l'individu au collectif. Si leur contexte de traitement est logiquement celui des pays développés d'où elles ont émergé, ces firmes multinationales sont également mises en scène dans plusieurs œuvres de science-fiction en lien avec l'Afrique³, un de leurs territoires d'extension. On peut citer par exemple : *Tous à Zanzibar* de John Brunner (1968) ou *Les mailles du réseau* de Bruce Sterling (1988).

Nous nous intéresserons spécifiquement à trois œuvres plus contemporaines de science-fiction, produites sur le continent et en dehors, qui décrivent des futurs africains dystopiques dans lesquels les firmes multinationales jouent différents rôles : *Moxyland* de Lauren Beukes (2008), *Les diables blancs* de Paul McAuley (2004) et *Water Must Fall* de Nick Wood (2020). Ces trois fictions s'inscrivent dans un courant afro-pessimiste et une veine catastrophiste pour

¹ Céline Rozenblat, « Les entreprises multinationales : un processus urbain dans un environnement international et transnational », *L'Information géographique*, vol. 71, no. 2, 2007, p. 43-66.

² Corinne Gendron et Michel Pierssens. « L'entreprise vue par la science-fiction : d'aujourd'hui à demain », *Entreprises et histoire*, vol. 96, no. 3, 2019, p. 8-13.

³ Voir entre autres les travaux de l'auteur de ce texte, d'Anthony Mangeon, de Mark Bould ou encore de Kawthar Ayed.

mettre en scène une dynamique de rivalité entre les firmes multinationales et les États-Nations. Ces derniers s'éclipsent souvent au profit des premières qui aliènent les ressources locales, instaurant au passage des systèmes d'exclusion et d'asservissement d'une partie de ces populations, laissant finalement peu d'espoir pour des alternatives plus positives quant au futur du continent.

Une dynamique de rivalité collusion entre les FMN et les Etats africains

Les futurs africains dystopiques de ces trois œuvres proposent des configurations différentes sur le spectre de cette dynamique de pouvoir et de rivalité. Elles oscillent ainsi de la substitution des États africains par les firmes multinationales jusqu'à la fusion de ces deux entités en passant par la collusion d'intérêts. Dans ces fictions, les firmes multinationales profitent de la faillite ou de la disparition des États africains, de leur complaisance ou de la mutualisation d'objectifs communs pour s'imposer.

La substitution de l'État par une firme multinationale est décrite par l'écrivain britannique Paul Mc Auley dans *Les diables blancs*. Ce thriller futuriste aux accents apocalyptiques a recours au crédit de la hard science-fiction (son auteur est à l'origine un botaniste) pour raconter une Afrique centrale (essentiellement la RDC, le Congo et leurs abords) qui, trente ans dans le futur, est effondrée par une succession de cataclysmes. L'enchaînement qui conduit à l'effacement de l'État est digne des pires films catastrophes. Le premier fléau qui provoque l'effondrement de l'État, c'est une épidémie, une fièvre hémorragique surnommée la grippe noire qui fait évidemment penser aux différentes vagues épidémiques d'Ebola dans la région durant les années 2000 – 2010 :

Il est bien connu que l'influenza hémorragique – la grippe noire – est partie d'une vallée fluviale dans cette forêt même, à seulement cinq cents kilomètres à l'ouest, de l'autre côté de la frontière, au Gabon. Une société japonaise d'exploitation forestière a commencé à abattre les arbres et les ouvriers sont tombés malades eux aussi, et, très vite, des gens sont morts par millions, en Afrique, partout dans le monde⁴.

Conséquence d'une déforestation massive par une entreprise étrangère, cette grippe noire est le prétexte pris par les États-Unis pour mener une guerre au bioterrorisme et détruire différents laboratoires menant des expériences sensibles dans la région. Cet interventionnisme mal maîtrisé aboutit à une seconde catastrophe de grande ampleur : la zone morte. Cette dénomination désigne la transformation de toute cette partie du continent en un no man's land

⁴ Paul McAuley, *Les diables blancs*, Paris : Le livre de poche, 2009, p. 34.

plus ou moins impropre à la vie, gangrené par un mal nouveau, la maladie plastique qui vitrifie l'univers tangible et vivant pour une période indéterminée :

Elspeth a vu des centaines de photos de cette vaste et célèbre désolation – images aussi iconiques que les paysages brûlés au napalm du Viêt-Nam, Hiroshima après la Bombe, la plaine lunaire des Flandres, criblée de trous d'obus. Mais rien ne l'a préparée à la prodigieuse immensité de la Zone morte, aux chapelets de lacs vitreux qui flamboient entre des crêtes et des pitons de roche nue, aux chaînes de collines profondément ravinées, hérissées de milliers d'arbres morts, à moitié fondus : un désert post-apocalyptique qui, avec le soleil qui s'abîme à l'horizon derrière des strates de nuages rouge sang, évoque une tranche de l'enfer qui serait remontée à la surface du monde⁵.

Ces deux fléaux se conjuguent pour assombrir le tableau d'une région du monde déjà minée par la corruption et la terreur instaurée par de nombreuses bandes armées qui participent à une grande guerre interminable⁶. Un tel contexte instable, volatil, propice à l'effondrement, est un terreau favorable à la prolifération de laboratoires d'expérimentations du génie génétique qui en rajoutent à un désordre dont les principaux bénéficiaires sont les transats (diminutif de « transnationales », c'est à dire les firmes multinationales). Elles sont libres d'investir un champ apocalyptique dérégulé et libre d'une présence étatique solide. Parmi ces transats, Obligate, la plus grande, a littéralement racheté une partie du Congo qu'elle administre entièrement au prétexte de ramener la paix et la démocratie. Son Congo vert, ainsi nommé, est le symbole d'une OPA des firmes multinationales sur le continent.

A l'opposé de cet effondrement de l'Afrique centrale, le *Moxyland* de l'écrivaine sud-africaine Lauren Beukes, est un monde a priori plus positif, cyberpunk, high-tech et développé. Le livre met en scène une société technologiquement avancée, caractérisée par une hyperconnexion aux réseaux dématérialisés dans la ville du Cap en Afrique du Sud dans un futur proche. Les habitants de Moxyland ne jurent que par l'utilisation permanente des smartphones qui permettent de tout faire (achats, transports, passeport...), à l'instar de Toby, l'un des personnages qui filme et diffuse en permanence toutes les séquences de sa vie.

Moxyland est une vitrine technologique qui essaie de mettre en avant des innovations comme une forêt artificiellement transformée en source d'énergie verte⁷ ou encore le

⁵ *Ibid.*, p. 444.

⁶ Filip Reyntjens, *La grande guerre africaine - Instabilité, violence et déclin de l'Etat en Afrique centrale (1996-2006)*, Paris : Les belles lettres, 2012.

⁷ « Nous passons entre les rangées d'arbres filtrants qui bordent la route Vukani et absorbent la lumière solaire et les bourrasques pour alimenter les bâtiments en énergie. On ne voit pas souvent des forêts filtrantes, pas moi en tout cas. Leur entretien est trop coûteux pour qu'on en trouve hors des enclaves corporate. », Lauren Beukes, *Moxyland*, Paris : Presses de la cité, 2014, p. 11.

développement du recours à des nano ou biotechnologies, notamment à travers les nombreuses modifications biologiques auxquelles se soumet le personnage de Kendra par exemple :

Ce matin, j'ai passé une heure à examiner ma peau, à étudier mon poignet, mon visage. Les effets cosmétiques sont les plus évidents, mais c'est ce qu'on ne voit pas qui compte vraiment ; la nano qui attaque les toxines, absorbe les radicaux libres, libère des antioxydants à la pelle. Détox marathon et réglage optimal combinés. De plus, elle est programmée pour traquer et détruire tout développement anormal, si bien que je n'aurai jamais à subir ce que papa a vécu, ce cancer qui lui rongait l'estomac et le dévorait de l'intérieur⁸.

Moxyland est même présenté comme une alternative à un contexte extérieur moins favorable, permettant d'échapper à des fléaux qui sont évoqués sans plus de détails : une sécheresse, une super-pandémie⁹....

Cette description positive génère une illusion sur la véritable nature du Moxyland et la dynamique du pouvoir dans cette Afrique du Sud du futur. Dans le livre de Lauren Beukes, contrairement à ce qui se passe dans *Les diables blancs*, il n'y a pas de substitution de l'état par une firme multinationale mais une fusion entre un gouvernement et un ensemble de grandes entreprises qui sont parfois confondus, s'entraident et se laissent un champ d'action libre. Le nom de cette forme de pouvoir politique illustre parfaitement sa nature : *gouvernement inc.* Inc. signifie incorporated et est inspiré du droit américain. Il est utilisé pour qualifier une entreprise légalement formée qui constitue une personne morale ou une société anonyme.

Autrement dit, le gouvernement de Moxyland pourrait être assimilé à un conglomérat de firmes multinationales ou de grandes entreprises comme Eskom la plus grande compagnie de production d'énergie d'Afrique du Sud. Lauren Beukes ne donne pas beaucoup de détails sur ce gouvernement futuriste qui reste dans l'ombre même si son pouvoir sur toute la cité est affirmé à plusieurs reprises dans le livre. Elle explicite néanmoins ses intentions dans la postface du livre. Elle y précise s'être inspirée de la culture de la surveillance de la Chine et son système de crédit social (basé sur la vidéosurveillance et l'hyperconnexion, ce dernier s'appuie sur la fourniture de données personnelles par les entreprises au gouvernement).

Quelque part entre la substitution de l'état par une firme multinationale et la fusion entre les deux entités, il y a la collusion d'intérêts souvent caractérisée par un laisser-faire dont un exemple est donné dans *Water must Fall* de Nick Wood. Cette fiction climatique¹⁰, située dans

⁸ *Ibid.*, p. 68.

⁹ *Ibid.*, p. 84.

¹⁰ Irène Langlet, « Cli-fi & Sci-fi. Littératures de genre et crise climatique », *La Vie des idées*, 7 juillet 2020, URL : <https://laviedesidees.fr/Cli-fi-Sci-fi.html> (consulté le 4 juin 2022).

un futur proche en 2048, qui se déroule aux États-Unis et surtout en Afrique du Sud, penche vers la dystopie pour souligner le caractère urgent des questions écologiques. Le réchauffement climatique devenu insoutenable au point d'être nommé « The global boiling » (« L'ébullition globale ») s'accompagne d'une désertification progressive et d'une pénurie généralisée d'eau. Ce lent cataclysme crée ainsi les conditions favorables à une collusion entre le pouvoir étatique et les firmes multinationales.

Moins apocalyptique que *Les diables blancs*, le contexte africain de Nick Wood n'en délivre pas moins des images cataclysmiques familières sur le manque d'eau qui frappe certaines régions du continent, le Sahel principalement¹¹. À propos des chutes du lac Victoria asséchées, il écrit :

À l'intérieur du parc, j'ai traversé le fleuve Zambèze. En scrutant la crête de roches grises sur ma gauche, j'ai pu constater qu'il n'y avait pas de vaste vague d'eau unifiée se déversant par-dessus le bord, comme je m'en souvenais il y a seulement cinq ans - juste des rideaux d'eau minces et épars tombant de l'escarpement dans le fleuve vert boueux, plus de cent mètres en dessous de moi. Il n'y avait plus d'imposant nuage de vapeur au-dessus de moi, plus de nuage d'eau au-dessus de ma tête. Au fond des gorges boisées de Batoko, la rivière paresseuse se faufilait entre les arbres. Cette bonne vieille Reine Vic - bien qu'elle soit poussiéreuse depuis longtemps, la chute d'eau qui porte son nom ici en Zambie s'asséchait aussi rapidement - ce n'était plus "Mosi-oa-Tunya" non plus, ni "Smoke-That-Thunders" (Fumée qui gronde)¹².

L'eau, devenue une ressource rare, suscite donc des opportunités économiques pour les entreprises comme les t-shirts pour recueillir sa sueur et la boire¹³. Elle devient logiquement un objet de convoitise qui génère des velléités de privatisation. Dans *Water Must Fall*, c'est la firme multinationale FreeFlow, au nom antinomique avec son action, qui a profité du contexte climatique pour s'appropriier et revendre à profit la totalité des ressources hydriques. Nick Wood est finalement peu disert sur cette firme multinationale, son monopole de l'eau et comment elle y a eu accès. Son accession à une telle situation monopolistique et ses agissements favorisent le soupçon et suggèrent que la multinationale bénéficie à minima de l'indulgence du pouvoir en place si ce n'est de faveurs potentiellement liées à des intérêts communs.

Christian Chelebourg, *Les Écofictions : mythologies de la fin du monde*, Bruxelles : Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2012.

¹¹ Voir à ce sujet d'autres œuvres de science-fiction en lien avec l'Afrique comme *Demain une oasis* d'Ayerdahl ou *Aqua™* de Jean-Marc Ligny).

¹² Nick Wood, *Water Must Fall*, NewCon Press, Édition Kindle, p. 6.

¹³ *Ibid.*, p. 22.

Qu'elles soient dans une logique de substitution aux États africains, de fusion ou de collusion avec ces derniers, les firmes multinationales restent avant tout motivées dans ces fictions par le profit et l'expansion qui sont consubstantielles à leur nature. Elles peuvent essayer de dissimuler ces objectifs finaux derrière des façades philanthropiques et/ou en remplissant des missions qui relèvent normalement des États ou de la société civile (éducation, santé, bien-être...). Néanmoins, leurs logiques capitalistes d'exploitation maximisée des ressources locales et leurs agissements mal contenus ou restreints par les pouvoirs locaux instaurent puis pérennisent des systèmes d'oppression et d'asservissement des populations locales qui finissent par fracturer et déstructurer les sociétés africaines de ces fictions.

Une dynamique d'aliénation des ressources et des populations locales

Dans le Moxyland de Lauren Beukes, le gouvernement inc. maintient une façade de prospérité basée sur le clinquant du tout technologique mais aussi sur des services sociaux brièvement décrits dans le livre à travers la destinée du personnage de Lerato et sa sœur Zama. Orphelines dont les parents sont morts du SIDA, leur éducation a été prise en charge dès l'enfance par une grande firme jusqu'à l'embauche et à la réussite dans son giron :

Zama aime jouer à l'historienne familiale. C'est un puits de science pour tout ce qui touche à nos parents, mais l'orphelinat Eskom – ne nous embarrassons pas du terme politiquement correct « institut d'apprentissage », même s'ils y cultivent effectivement de la main d'œuvre privée – a toujours été plus net dans mes souvenirs que le foyer natal, qui est un patchwork d'images retransmises. (...). C'est un cliché, un souvenir collectif délavé que nous tous, bébés du sida, avons en commun¹⁴.

Ce vernis social ne résiste pourtant pas longtemps à l'investigation et aux aventures des personnages principaux, de jeunes révolutionnaires idéalistes qui entendent bien déclencher une insurrection. Ces derniers arrivent, à l'issue du roman, à lever le voile sur le visage de ce gouvernement de conglomérats qui est une entreprise de domination, d'exploitation d'une majorité de la population locale au profit d'une élite économique invisible qui dirige le pays et capte une grande partie de la richesse créée dans le Moxyland :

Ne vous laissez pas berner par les mignons immeubles qui bordent l'autoroute, qui ne sont jamais qu'un village Potemkine pour touristes. Il suffit de s'enfoncer d'une paire de rues pour voir la vraie vie, les cabanes en tôle, les anciens hôtels pour mineurs et les containers reconvertis – puisque l'industrie portuaire s'est effondrée en même temps que l'économie¹⁵.

¹⁴ Lauren Beukes, *Moxyland*, Paris : Presses de la cité, 2014, p. 139, 140.

¹⁵ *Ibid.*, p. 43.

Fortement inspiré de la société sud-africaine durant l'apartheid comme le stipule clairement Lauren Beukes dans sa postface¹⁶, le *Moxyland* est un exemple extrême de représentation des logiques de séparation et d'exclusion d'une majorité de la population hors du champ de la prospérité. La ville futuriste et high-tech est minoritaire et réservée à des privilégiés alors qu'en opposition existent des *no man's lands* dans la nature et la campagne, des ghettos, des souterrains, loin du confort moderne, synonymes de conditions de vie difficiles, où sont exilés tous ceux qui n'ont pas les faveurs du gouvernement inc. (les opposants, mais aussi les vieillards, les enfants...).

Le contrôle de la population s'appuie sur la technologie (smartphones, chiens génétiquement modifiés, marqueurs chimiques¹⁷...) pour désactiver les droits des individus, sévir physiquement et même manipuler les héros révolutionnaires du roman. Le but est d'instaurer une terreur favorisant la docilité et surtout une véritable ségrégation spatiale et économique pour invisibiliser une population qui participe pourtant à l'édification du miracle de *Moxyland* (exemple des bébés Sida ou du personnage de Kendra, cobaye d'une entreprise qui teste sur elle un traitement biotechnologique expérimental).

Il est facile de rapprocher *Water Must Fall* de Nick Wood et *Moxyland* au moins en raison des références explicites au contexte sud-africain et à l'apartheid. En effet, le réchauffement climatique et la politique d'appropriation de l'eau par la firme multinationale Freeflow créent une nouvelle forme de séparation des populations locales basée sur l'accès à l'eau. Ces nouveaux clivages trouvent un écho fort dans l'histoire puisque dans le roman de Nick Wood, c'est la population noire et défavorisée qui vit encore dans les townships qui manque le plus d'eau. Leur situation tranche avec celle des personnages principaux, Graham et Lizzie, des blancs qui vivent dans des enclaves confortables. Ces derniers ont même le privilège d'avoir dans leur cour, une nappe phréatique, une précieuse source d'eau qu'ils gardent pour eux, secrète, désireux de ne pas la voir spoliée par Freeflow.

¹⁶ « Bien entendu, *Moxyland* est également issu de l'héritage de l'apartheid : la division arbitraire et artificielle des gens, son système des laisser-passer et son insidieuse Special Branch. Cette police secrète rivalisait avec la Stasi ; elle infiltrait les organisations activistes, utilisait la torture du « sac mouillé » pour obtenir des confessions, jetait les fauteurs de troubles depuis le cinquième étage ou les faisait sauter avec des colis piégés, en plus de s'intéresser à la guerre chimique et à diverses sinistres expériences biologiques », *Ibid.*, p.301.

¹⁷ A la fin du livre par exemple, les policiers aspergent des manifestants avec un produit qui les rend malades et les condamnent potentiellement à la mort. Le seul moyen de survivre à cette attaque chimique est de se rendre dans un centre de décontamination et de se dénoncer. Référence à septembre 1989, durant la Purple Rain Protest, une des dernières manifestations anti-apartheid interdites en Afrique du Sud, la police qui cherchait à repousser et à identifier les participants, les avait aspergés d'une teinture violette (qui ne contenait pas d'élément chimique mortel contrairement à celle du roman).

Dans le monde futuriste de *Water Must Fall*, l'appropriation des ressources par les grandes compagnies est extensive et ne se résume pas à l'eau. Le phénomène de ségrégation et d'appauvrissement de la population des townships, est renforcé par la gentrification forcée de ces zones. Les habitants subissent donc une double peine : en plus de la privation d'eau, ils sont dépossédés de leurs terres au profit de projets immobiliers gigantesques à destination de populations plus aisées ayant probablement un lien avec FreeFlow :

Il y avait une ligne de bulldozers massifs, au moins une trentaine, électrifiés, enchaînés et silencieux, comme des bêtes géantes tenues en laisse. Un cordon laser entourait les machines vides, dont les mâchoires dentelées ressemblaient à des rangées de dents de requin surdimensionnées. LeisureLand a reçu l'autorisation de détruire plusieurs quartiers informels pour y installer des logements abordables et un terrain de golf. D'après notre analyse des plans, même le maire de Msunduzi n'aurait pas les moyens de vivre ici¹⁸.

Cet exemple montre que l'association entre deux firmes multinationales, en l'occurrence Freeflow et LeisureLand, constitue une potentialisation de la menace d'exclusion, de ségrégation de la population locale. La dernière partie du roman montre d'ailleurs que ces compagnies ne rechignent pas à avoir recours à l'usage de la force armée, quand ce n'est pas l'élimination pure et simple des opposants pour renforcer leur mainmise sur les ressources et accentuer les multiples fractures de la société sud-africaine.

Dans *Les diables blancs* de Paul Mc Auley, la multinationale Obligate, propriétaire du Congo Vert, qui s'est substituée à l'État essaie d'assurer une grande partie des fonctions qui lui sont traditionnellement dévolues. Elle clame haut et fort son ambition de ramener la paix, restaurer la démocratie et investir dans l'avenir. Elle affiche les effets positifs de son action et sa politique sociale de manière ostensible à travers la reconstruction du pays, des écoles, des hôpitaux détruits par la guerre mais également par l'emploi d'une population désœuvrée :

Il y a huit écoles, dont chacune fournit quotidiennement à ses élèves un repas végétarien nourrissant en récompense de leur assiduité, quatre marchés alimentaires, un cinéma en plein air et deux églises grandes comme des hangars. Plus une zone de libre-échange, composée d'unités industrielles anonymes préfabriquées où un grand nombre de réfugiés travaillent pour Obligate contre un salaire minimal garanti : ils cousent des tennis et des vêtements Lotek, assemblent des ordis et des téléphones, sculptent des jouets et des masques rainforest et roulent des cigarettes rainforest. Une société de création multimédia dont le personnel est entièrement composé de réfugiés produit un journal pour le camp et des chroniques vidéo et des documentaires résolument positifs sur la vie des habitants pour le compte de la chaîne de télévision interne d'Obligate¹⁹.

¹⁸ Nick Wood, *Water Must Fall*, NewCon Press, Édition Kindle, p. 34.

¹⁹ Paul McAuley, *Les diables blancs*, Paris : Le livre de poche, 2009, p. 70.

La substitution à l'État a donc des avantages évidents pour cette entreprise : une armée de réserve industrielle à bas coût, une force de travail disponible et mobilisable qu'elle peut exploiter et manipuler. Au-delà de cet aspect non négligeable, la firme multinationale s'est aussi appropriée l'intégralité du patrimoine naturel du Congo et ses ressources (minières, agricoles, etc.). Les avantages sont même plus conséquents puisqu'en devenant maître de ce territoire, Obligat bénéficie d'un immense champ d'expérimentation naturel où il est possible de s'affranchir des règles internationales, des débats éthiques et de toute réflexion écologique. Elle peut ainsi s'y livrer à des expérimentations génétiques diverses (créer des êtres hybrides comme ceux qui donnent leur nom au roman et brouillent les frontières entre l'homme et l'animal²⁰).

Pour édifier son Congo Vert sans opposition et se livrer à des expérimentations peu en phase avec son discours écologique et ses ambitions étatiques affichées, Obligat ne peut vraiment se permettre d'affronter une opposition locale. Elle devient donc une caricature d'État autoritaire qui maintient la loi martiale, s'appuie sur les forces militaires de l'État du Congo vert pour recourir à la menace et à l'exécution de protagonistes gênants²¹. Tous les moyens sont donc bons pour faire accepter la mainmise de cette firme multinationale sur le Congo, à commencer par la propagande classique à travers un canal télévisuel officiel²².

Enfin, Obligat recourt également à une invention originale pour asseoir sa domination sur les populations locales : la « réorientation émotionnelle ». C'est une technique de rééducation mentale qui part d'une base chimique pour atteindre l'esprit et procurer un bien-être artificiel. Comme un lavage de cerveau, elle permet d'asservir les populations locales, de les empêcher de se rebeller par une modification mentale et constitue également une option solide pour les transformer en force de travail corvéable à merci.

Conclusion

Les trois œuvres de science-fiction évoquées lors de cette communication nous projettent dans des afrodystopies au sein desquelles le rôle des firmes multinationales est essentiel dans les visions cauchemardesques des auteurs. Bien que leurs contextes soient différents, elles se rejoignent sur le regard critique porté, sur la substitution des États africains par les firmes multinationales, leur fusion ou leur collusion. Elles nous avertissent qu'une trop

²⁰ « Il y en a huit, toutes de sexe masculin, toutes retravaillées à l'image approximative des diables blancs. Des dents tranchantes toutes neuves ont lacéré lèvres et gencives, percé les joues. La bouche d'un des garçons est tellement pleine d'aiguilles d'ivoire qu'il baille comme une lamproie. », *Ibid.*, p. 546.

²¹ *Ibid.*, p. 157.

²² *Ibid.*, p. 38.

grande place accordée à ces entités transnationales et finalement insaisissables constituent une menace pour l'existence des États, des sociétés, des populations et des cadres de vie africains.

A l'heure des entreprises à mission qui se targuent de poursuivre des objectifs environnementaux, de la lutte pour la manne des investissements directs à l'étranger, ces fictions rappellent qu'au-delà de ces façades, les firmes multinationales sont dénuées de sens moral, avant tout intéressées par leur pérennité, leur expansion et celle de leur pouvoir. Les avancées technologiques ou les contextes apocalyptiques constituent autant d'opportunités de privatisation des ressources du continent. L'asservissement des populations ne constitue pas forcément un obstacle mais bien souvent une nécessité, voire une opportunité de disposer entre autres d'une armée de réserve industrielle.

L'avertissement indirect est de ne pas céder aux sirènes économiques qui font de l'Afrique la dernière frontière du capitalisme ou qui positionnent les firmes multinationales comme des substituts possibles aux actions ou à la vacance de l'état. Le continent pourrait alors être considéré comme un far-west, le terrain de tous les possibles, dans une approche d'autant plus néo-colonialiste que la grande majorité des firmes multinationales, dans la réalité comme dans ces fictions, proviennent du Nord. Elles sont imprégnées d'un discours et d'une vision afro-pessimiste qui semblent justifier leur action et que seules peuvent contredire, comme aperçu par exemple dans le dénouement du roman de Nick Wood, les lueurs utopiques de réappropriation de leurs ressources et de leur destinée par les populations africaines.

Khadr HAMZA

THALIM, Université Sorbonne Nouvelle